

« Le gars de Québec »

Solange Lévesque

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27918ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1986). Review of [« Le gars de Québec »]. *Jeu*, (38), 229–231.

«le gars de québec»

Adaptation de Michel Tremblay du *Revizor* de Nicolas Gogol. Mise en scène: Gilbert Lepage; décors: Marcel Dauphinais; costumes: François Barbeau; éclairages: Luc Prairie; bande sonore: Catherine Gadouas et Richard Soly; assistance à la mise en scène: Monique Duceppe; accessoires: Jean-Guy Dion; direction de production: Louise Duceppe; direction technique: Yves Duceppe; assistance aux costumes: Anne Duceppe; maquillages: Marielle Lavoie; perruques: Donna Gliddon. Avec Chantal Beaupré, Denis Bernard, Raymond Bouchard, Michel Daigle, Jean Duceppe, Manon Gauthier, Benoît Girard, Claude Laroche, Raymond Legault, Normand Lévesque, Hubert Loiselle et Monique Miller. Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Port-Royal, du 30 octobre au 7 décembre 1985.

cuisine québécoise — repas léger

Abstraction faite d'une réduction du nombre de personnages et d'une transposition dans le lieu et dans le temps (de la Russie tsariste du milieu du XIX^e siècle au Québec rural du milieu du XX^e), on retrouve dans *le Gars de Québec* l'essentiel de la pièce de Gogol, dont l'argument s'élabore autour d'un quiproquo. Un jeune fonctionnaire quelconque rentre dans son village. Il est fauché. Il fait escale à Sainte-Rose-de-Lima, village perdu de la Côte-Nord où, coïncidence, on attend un inspecteur du gouvernement provincial à qui le maire craint de devoir rendre des comptes. Parce qu'on ne possède aucune information de première main sur l'inspecteur et qu'on se sent terrifié à l'idée que le système de corruption qui règne sur la petite communauté soit découvert, on décide d'intégrer le visiteur à ce système; pour gagner ses bonnes grâces et son silence, on gave de cadeaux et de (pots de) vin le jeune homme qu'on prend pour l'inspecteur.

L'intéressé exploite la situation jusqu'à l'os et finit par en saisir les mobiles, alors que le village s'est littéralement saigné à blanc pour acheter son adhésion. Enfin, à l'occasion d'une conversation téléphonique avec un ami, il commente sans ménagement la naïveté et la stupidité de ses hôtes, énumère sans vergogne les avantages qu'il en a retirés, puis il part. Peu après son départ, la dame de la poste, qui a capté cette conversation, vient asséner à tous l'insoutenable vérité, mais c'est trop tard: le fraudeur a déjà pris l'autobus, tandis que le véritable inspecteur vient de débarquer. Un «Han!» général pétrifie l'assemblée des villageois. Rideau.

En dramaturge expérimenté, Gogol a rapidement pris conscience des difficultés qu'allait poser l'interprétation de sa pièce; aussi a-t-il à plusieurs reprises dédié de multiples recommandations aux interprètes. Il écrit à leur intention, en 1842 (*le Revizor a été créé en 1836*):

Surtout, il faut redouter de tomber dans la caricature. Les derniers rôles même ne doivent manifester rien d'exagéré ou de trivial. Au contraire, les acteurs qui en sont chargés, veilleront à plus de modération, plus de simplicité [...]. Moins les acteurs viseront à être drôles et à faire rire, et plus ils révéleront ce que leur rôle contient de ridicule. Ce ridicule se manifestera de lui-même dans le sérieux que chaque personnage apporte à ce qui le préoccupe [...]. Seul le spectateur voit du dehors la futilité de ces préoccupations [...]. Avant de s'emparer des marottes ou des mesquines particularités extérieures du rôle, un acteur intelligent s'efforcera d'en saisir l'expression universellement humaine [...], le souci dominant du personnage, l'objet constant de ses pensées, le clou éternel fiché dans sa tête, la manière dont il dépense sa vie.¹

Ces mises en garde de l'auteur cernent avec une exactitude déconcertante (presque prémonitoire) les critiques qu'inspire *le Gars de Québec*.

À un premier niveau, le thème du *Revizor* — la corruption politique — est tout à fait

1. Nicolas Gogol, *le Revizor*, Paris, L'Arche, 1958, p. 99-100.

parent d'une réalité que les Québécois duplessistes des années cinquante ont connue, mais faut-il encore distinguer: entre le climat de la capitale provinciale de 1952 et celui de Saint-Petersbourg en 1836, il y a certainement un clivage quantitatif et qualitatif du phénomène de corruption. À un second niveau, l'évidente méconnaissance du milieu rural de la part de l'auteur-adaptateur (on l'a dit) rend plus exotique encore le contexte dans lequel se déroule la pièce que ne l'eût fait le cadre original russe du XIX^e siècle, convenablement mis en scène maintenant.

Dans *le Gars de Québec*, la corruption et ses conséquences sont exploitées comme instruments directs du rire, alors qu'elles devraient servir de prétexte à révéler le potentiel de cupidité, de vénalité et de faiblesse de toute personne placée en situation de pouvoir exploiter à son profit la cupidité, la vénalité et la faiblesse de ses semblables. Et c'est là aussi qu'achoppe la production Duceppe-Tremblay-Lepage.

Les personnages y deviennent le jouet d'un projet qui semble vouloir séduire le public à leurs dépens, en mettant l'accent sur leur ridicule. Ils perdent la crédibilité d'humains aux prises avec des contradictions et des ambivalences, et se résument à des caricatures, justement, à des types comiques qui font rire gros, au lieu de faire réfléchir et sourire. Je pense à la femme du maire, pimbêche inculte et hystérique; je pense aussi au couple Dobchinsky-Bobchinsky, transformés dans l'adaptation de Tremblay en deux petites tapettes bien désopilantes (tout à fait implausibles dans ce contexte-ci), modelées sur un comique maintenant décati, au lieu d'incarner le doublet d'impuissance plus parent des tandems que Kafka va créer quelques années plus tard, que de Mutt & Jeff. Le plus tragique de cette adaptation est qu'elle fait passer l'oeuvre de Gogol, d'une pièce profondément troublante, par sa polarité tragico-burlesque, au hachoir d'un boulevard univoque, dont les protagonistes sont privés du chatoie-



De la Russie au Québec: une «carte de Noël» de la Compagnie Jean-Duceppe.

ment d'émotions qui les rendaient vraisemblables et touchants.

C'est au son des cantiques de Noël d'époque que le spectateur, dès son arrivée, découvre la scène, enchâssée dans une sorte de grand castelet décoré de guirlandes et de couronnes, qui rappelle un peu les anciennes crèches de Noël en carton qu'on offrait aux enfants. La conséquence la plus lourde de cette carte de souhaits de mauvais goût, c'est qu'elle impose un style accrocheur, une manière *rétro-kitsch* qui dénature et émascule le propos de la pièce, en la réduisant à des *facéties* anecdotiques. La direction des comédiens sombre aussi dans ce faux réalisme, de sorte que la production ressemble plus à un épisode de téléroman dont l'effet est instantané et inoffensif, qu'à un projet solidement élaboré, dont le but ne serait certainement pas seulement d'égayer.

Une publicité parue dans un grand quotidien en novembre nous éclaire sur les intentions que l'on avait en montant ce spectacle: on y voit une grande photo représentant le couple du maire et de sa femme, étouffés de rire et enlacés, avec pour légende le texte suivant: «Raymond Bouchard et Monique Miller remportent actuellement un énorme succès dans *le Gars de Québec* [...]». Oui, hélas!, les acteurs (une distribution pourtant intéressante) ont volé la vedette à leurs personnages, non seulement dans la publicité, ce qui se peut justifier (marketing oblige), mais sur la scène.

On peut se réjouir que la Compagnie Jean-Duceppe ait eu l'idée de s'intéresser à ce genre de pièce, si génialement accessible à tous les publics. Coïncidence calculée, peut-être, la campagne électorale battait son plein au Québec en novembre 1985. Il aurait cependant fallu, à mon sens, accomplir un travail dramaturgique sur l'oeuvre; on est tombé dans le piège d'une myopie qui sacrifie l'impact de la pièce et sa pertinence, ici et maintenant.

Mais au fait, pourquoi n'adapterait-on pas une oeuvre de cette importance pour faire rire, tout bonnement? Peut-être parce que c'est dommage d'utiliser (tout bonnement) un morceau de filet pour faire du pâté chinois.

solange lévesque

«mademoiselle
autobody»

Texte des Folles Alliées. Mise en scène: Pierrette Robitaille; décor et costumes: Geneviève Gauvreau, assistée de Caroline Drouin et Diane Marier; éclairages: Claude-André Roy; textes des chansons: Jocelyne Corbeil et Christine Boillat; arrangements musicaux: Christine Boillat. Avec Hélène Bernier (Barbara Robidoux et Timothée), Jocelyne Corbeil (Beverly Rioux et Maurice Malo), Pascale Gagnon (Bibi Rancourt et Mariette Malo), Lucie Godbout (Brigitte Roby et Phéda Simard) et Agnès Maltais (Béatrice Roberge et Jeanine). Production des Folles Alliées, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui, du 7 novembre au 21 décembre 1985.

brigades roses vs porno

À l'instar de Jean-Pierre Ronfard qui écrivait dans ces pages, il y a quelques années, *contre le théâtre pour* (pour enfants, pour étudiants, pour les syndicats...)¹, il faudrait dire les limites du *théâtre sur*. Je veux parler ici des spectacles qui tentent d'illustrer un problème social précis: spectacle *sur* la délinquance, *sur* le chômage, *sur* l'agression sexuelle des enfants, *sur* l'éducation sexiste, etc. S'il a déjà été froid et rigide, ce théâtre s'est considérablement assoupli ces derniers temps; il sait maintenant utiliser l'émotion. Il emprunte la voix des enfants, des jeunes, des handicapés, des marginaux, pour toucher le spectateur. Il montre parfois la violence, le désespoir, la

1. Voir Jean-Pierre Ronfard, «Contre le théâtre pour», *Jeu* 12, été 1979, p. 248-253.